

TRANSMISSIONS INTERGÉNÉRATIONNELLES AU SEIN DE FAMILLES BELGO-CONGOLAISES : TENSIONS ENTRE RUPTURE ET CONTINUITÉ*

Odon KAWAYA MEYA,
Professeur et doyen de
la faculté des sciences
sociales à l'Université
de Bandundu
(UNIBAND)/RD
Congo. Membre
du laboratoire
d'anthropologie
prospective(LAAP-
UCL). don2013meya@
gmail.com

**Jacinthe
MAZZOCCHETTI,**
Professeure et chef
de département
d'anthropologie à
l'Université catholique
de Louvain (UCL)/
Belgique. Membre
du Laboratoire
d'anthropologie
prospective
(LAAP-UCL).

Une jeune fille congolo-belge de 17 ans raconte :

J'ai toujours gardé en moi un jardin secret, mais aujourd'hui, j'ai envie de me décharger. Je ne remets pas en question toute l'éducation de mes parents. Mais je pense qu'ils ont tellement été ouverts qu'ils m'ont rendue très fragile. Ils n'ont jamais ménagé leurs efforts pour me parler du rôle que je devrais jouer en tant qu'aînée de famille. Ils m'ont parlé avec élégance de la sexualité, de ma responsabilité devant certains comportements, des conséquences positives, des dangers et des difficultés de la vie. Ils ont fait tout cela pour m'aider à avoir le même niveau de pensée que les enfants belges. Alors que chez nous, ce rôle est semble-t-il dévolu aux grands-parents. En me disant tout cela, ils pensent que je dois à tout moment leur rendre compte, comme le font certains enfants d'ici. Mais moi, je ne me sens pas vraiment à l'aise pour cela. J'ai encore la pudeur reçue de leur part, et c'est comme ça qu'ils m'ont éduquée aussi. Je sens que je suis africaine dans ma peau, mais les problèmes qui se posent en moi, je les résous comme une Européenne. Je me sens tiraillée, déchirée et fragile à tout point de vue. Je me sens assez perdue et inutile dans la vie. En tout cas, à mon avis, ils ne m'ont pas rendu un grand service. Maintenant je pourrais me faire plus de mal que de bien. (Christiane, 17 ans, Liège, le 23 Janvier 2007)¹.

Si les trajectoires migratoires ne sont en aucun cas synonymes de souffrances ou de ruptures, ces dénouements heureux sont cependant articulés aux contextes sociaux, économiques et politiques des pays de départ et d'arrivée, ainsi qu'aux ressources propres

* Nous reprenons ici un texte publié dans Jacinthe MAZZOCCHETTI (dir), *Migrations subsahariennes et condition noire en Belgique. À la croisée des regards*, Belgique, Academia-L'Harmattan, 2014.

¹ Odon KAWAYA MEYA et Jacinthe MAZZOCCHETTI, « Tensions intergénérationnelles au sein de familles belgo-congolaises. Transmission entre rupture et continuité », in Jacinthe MAZZOCCHETTI (éd), Éditions Academia-L'Harmattan, 2014, pp. 185-210.

des individus et des familles. Les transmissions *intergénérationnelles*² sont également influencées par les processus de réussite et de reconnaissance sociale dont les migrants bénéficient, éléments clés permettant d'assumer pleinement leur rôle d'enquêtes réalisées en régions wallonne et bruxelloise. Dans le cadre de cet article, nous interrogerons les difficultés énoncées par des parents et leurs enfants au sein des familles *belgo-congolaises rencontrées*³. À partir des récits récoltés, mais aussi de nos observations dans les familles et les milieux associatifs, nous analyserons le fait que des migrants congolais et leurs enfants, « nés en Belgique, se vivent entre-déchirés entre des visions du monde différentes, voire antagonistes, en coprésence »⁴. Dans la suite du texte, nous parlerons d'enfants belgo-congolais afin de tenter de traduire la réalité complexe de la double appartenance des jeunes rencontrés, qui « pour certains est aussi une double négation des appartenances supposées, à la RD Congo et à la Belgique, voire une double absence »⁵. Comme l'expose Christiane, dix-sept ans, en amorce de cette introduction : « Je me sens tiraillée, déchirée et fragile à tout point de vue. Je me sens assez perdue et inutile dans la vie ». Socialisés en Belgique, en termes de référents culturels, ces enfants tendent en partie à ne pas se différencier ou vouloir se différencier des autres enfants belges fréquentés. Leurs parents cependant viennent de la RD Congo où ils ont grandi et passé une partie importante de leur vie d'adulte. La génération des parents rencontrés, tous hautement scolarisés, étant elle-même aux prises avec des dynamiques d'identification complexes à la fois à la Belgique et à la RD Congo.

Loin d'une analyse de type quantitative et d'objectifs de mise en évidence soit des différentes configurations familiales existantes, soit de leur récurrence, et donc sans prétention d'exhaustivité, à partir d'approches avant tout ethnographique et biographique, nos terrains respectifs mettent en exergue de nombreux conflits entre générations, notamment à propos des questions de responsabilité et d'autorité, du sens des études, de sexualité, mais aussi des rapports d'identification et d'attachement différenciés à la RD Congo et à la Belgique. En outre, nos données croisées énoncent *l'incidence au sein des familles rencontrées du contexte de discriminations, assorti de*

2 Odon KAWAYA MEYA, *Rupture ou continuité intergénérationnelle des enfants congolo-belges ? À la recherche des pistes durables pour une identité des mikilites*, Université de Liège (Ulg)/Belgique, mémoire de licence en sociologie, 2007.

3 Entre 2005 et maintenant, Odon Kawayi Meya a recueilli vingt-cinq récits de vie de personnes originaires de la RD Congo, âgées de 14 à 76 ans. Toutes ces personnes sont aujourd'hui naturalisées belges, et certaines le sont de naissance. Ces récits seront explicitement mobilisés dans la suite du texte.

4 En sus de cette enquête dont les résultats sont l'objet principal de cette partie, nos analyses et interprétations se sont également appuyées de façon secondaire sur les travaux de Jacinthe MAZZOCCHETTI relatifs aux migrations subsahariennes en Belgique : voir JAMOULLE et MAZZOCCHETTI en 2011.

5 Abdelmalek SAYAD, *La double absence. Des illusions de l'émigré aux souffrances*, Paris, Seuil, 1999, p. 437.

*l'impensé postcolonial*⁶, sur les silences et ruptures de transmission⁷ ainsi que sur les sentiments de colère des jeunes rencontrés. Colères « à destination de la société belge, mais aussi de leurs parents, premières interfaces, perçus et décrits comme soumis, et auxquels ils refusent de s'identifier »⁸. Dans ces familles, parents et enfants semblent parfois porteurs d'univers normatif de référence⁹ distincts au point de ne pouvoir se rencontrer. Ainsi au travers des récits récoltés et des questionnements qu'ils soulèvent, nous tenterons de comprendre les ressorts des tiraillements intergénérationnels, ce qu'ils traduisent des difficultés de ces familles relatives aux questions de transmission et d'éducation des enfants, mais aussi relatives à leurs situations de vie en Belgique. Enfin, nous tenterons également de mettre en exergue les résistances, sous formes d'arrangements familiaux spécifiques, qui nous ont été racontées.

1. Chassés croisés : parents congolais et enfants mikilistes ?

Les données historiques et démographiques quant à la présence congolaise en Belgique étant largement développées dans d'autres chapitres d'autres ouvrages notamment ceux de (Cornet, de Flahaux et al.)¹⁰ et de Jacinthe Mazzocchetti¹¹, nous nous permettons de renvoyer le lecteur vers ces auteurs pour les éléments d'ordre contextuels. Rappelons simplement que la présence congolaise résulte majoritairement de trajectoires individuelles, plutôt que de dynamiques collectives organisées par les États. Si elle ne devient significative qu'après les indépendances, elle va en s'accroissant depuis les années 1960. De plus en plus d'enfants de parents congolais sont donc nés sur le territoire belge et n'ont jamais quitté la Belgique et/ou l'Europe pour se rendre en RD Congo et/ou sur le continent africain, qui sont donc les lieux et les référents de leurs parents, plutôt que les leurs. Par ailleurs, « estimées aujourd'hui à plus de 40 000 (naturalisation comprise), les personnes d'origine congolaise sont, en Belgique, le troisième groupe de populations d'origine étrangère hors Europe, après les Turcs et les Marocains. Rappelons également, car cela est important pour la suite de notre propos, que les populations originaires de la RD Congo en Belgique,

6 Sarah DEMART, « Congolese Migration to Belgium and Postcolonial perspectives », in *African Diaspora*, 2013, pp. 1-20.

7 Pascal JAMOULLE et Jacinthe MAZZOCCHETTI, *Adolescences en exil*, Louvain-La-Neuve, Academia-L'Harmattan, col. Anthropologie prospective, 2011.

8 Odon KAWAYA MEYA, « Logiques syncrétiques du mouvement politico-religieux de Bundu dia Kongo en RDC. Compromis consubstantiel, construction identitaire ? », in Henri Derroitte, W. François et J. Scheur (éd), *Syncrétisme, échec ou promesse d'inculturation ?*, Paris et Bristol, Éditions Peters : Leuven, CT. 2017.

9 Francis GODARD, *Familles affaires de génération*, Paris, PUF, 1992.

10 A. CORNET, M. FLAHAUX, et alii., « La situation des migrants congolais en Belgique et leurs liens avec les pays d'origine », in *Migrations subsahariennes et condition noire en Belgique*, LLN, Éditions academia.be, 2014.

11 Nicole GREGOIRE et Jacinthe MAZZOCCHETTI, « Altérité africaine et luttes collectives pour la reconnaissance en Belgique », in REMI, *Revue européenne des migrations internationales*, vol. 29(2), pp. 95-114.

la génération des parents, présentent un niveau d'instruction plus élevé que la moyenne belge, avec cependant un taux d'emploi, et d'emploi qualifié en particulier, bien moindre »¹².

Entrant d'emblée dans le vif de notre propos, dans ce premier point, à partir des récits récoltés, nous mettrons en évidence et en vis-à-vis la manière dont les parents et certains grands-parents, nés et socialisés en RD Congo, et les enfants rencontrés, nés en Belgique, énoncent leurs rapports à la société belge, ainsi qu'en RD Congo. Ce faisant, se donnent également à voir le regard qu'ils portent les uns sur les autres, ainsi que les ruptures et/ou les continuités en termes de *transmissions intergénérationnelles*¹³.

2. Du côté des parents

Malgré le nombre d'années passées en Belgique, les parents rencontrés étaient scandalisés par certaines des attitudes de leurs enfants, notamment en relation à l'autorité et au respect, qui ne correspondent pas aux normes et aux valeurs qu'ils ont eux-mêmes reçues de leurs parents et qu'ils décrivent comme celles de leur pays, normes et valeurs bien souvent figées dans le temps et rigidifiées par le processus migratoire. Par ailleurs, ces jeunes générations de belgo-congolais sont fréquemment qualifiées, au sein de la communauté adulte belgo-congolaise de perturbées, perdues ou à l'africanité altérée¹⁴.

Les parents et les grands-parents rencontrés discutaient de l'éducation de leurs enfants à partir d'une double appartenance culturelle consciente ou inconsciente. Leurs relations avec leurs enfants sont influencées par leurs représentations des relations parents-enfants telles que remémorées de leur propre enfance. Leurs propos font généralement référence à *un ailleurs*, *un là-bas*, *un chez soi lointain*, mais aussi au passé :

Un enfant chez nous ne peut pas appeler un papa par son nom. [...] Un enfant qui honore ses parents ne peut amener sa copine dans sa chambre et passer la nuit avec elle chez ses parents. C'est un signe de manque de respect (Émile, 52 ans, Namur, le 7 novembre 2006).

Ces petites phrases du quotidien peuvent avoir une incidence importante et venir matérialiser la déchirure qui prend place dans certaines familles originaires de la RD Congo et vivant en Belgique.

12 Marco MARTINIELLO, Jacinthe MAZZOCCHETTI et Andrea REA « Les nouveaux enjeux des migrations en Belgique », in *REMI, Revue européenne des migrations internationales*, vol. 29(2), pp. 95-114. Quentin SHOONVAERE, *Étude de la migration congolaise et de son impact sur la présence congolaise en Belgique. Analyse des principales données démographiques*, Groupe de démographie appliquée (UCL) et Centre pour l'égalité des chances et la lutte contre le racisme, 2010.

13 Aymar NYENYEZI, « Le changement social dans les études du développement : l'apport des études postcoloniales », in *Le Développement revisité*, PUL, 2018, pp. 51-67.

14 U. MANCO, Robert M.T., KALONJI, *Op. cit.*, p. 29.

Fréquemment, je me pose la question de la transmission intergénérationnelle. Qu'est-ce que nos enfants ont retenu de nos traditions ancestrales ? J'ai l'impression qu'il y a certainement une grande rupture. La plupart des parents payent cher quand ils se rendent compte que les enfants ne représentent pas ce qu'ils ont désiré. Certains d'entre nous ont fréquemment des infarctus. Il y en a d'autres qui ont fait des hémiplegies, à force de regrets. Notre situation de citoyens belges d'origine immigrée est difficile. Qu'est-ce qu'il faut encore attendre de nos enfants, mais rien du tout. Il ne faut même pas qu'on en parle. Plus nous en parlons, plus je me sens épuisé (Jean-Martin, 54 ans, Liège, 12 février 2007).

Ceci dit, inconsciemment parfois, certains de ces parents ont eux-mêmes des difficultés à se situer entre leur société d'origine et la société belge. Appelés *mikilistes*¹⁵ ou les *Blancs à peau noire Mundele Ndombe* par certains de leurs compatriotes restés au Congo, ils n'épousent pourtant pas tout à fait les valeurs, notamment en termes de parentalité, prônées par la société belge. Entre *double absence et double présence*¹⁶, la plupart d'entre eux oscillent. Certains arrivés jeunes en Belgique et/ou ayant grandi en milieu urbain en RD Congo ne connaissent pas d'autre langue que le français, même ceux qui maîtrisent une autre langue de la RD Congo ne l'ont généralement pas transmise à leurs enfants, et la plupart d'entre eux s'indignent de questions qui les renvoient à leur potentielle ascendance villageoise. Malgré cette complexité des origines et des appartenances et l'ambiguïté des positionnements, tous les parents rencontrés insistent sur l'importance de transmettre leur *culture* à leurs enfants, ainsi que sur leurs difficultés à le faire.

Aujourd'hui l'enfant fait en présence de tout le monde ce qui était caché et interdit autrefois : embrasser une femme ou un homme, un acte d'intimité, coucher avec une femme ou un homme sous le toit paternel, non, non, non... Je ne condamne pas, mais ce n'est pas à raconter. Je sais que mes enfants [eux-mêmes adultes et parents] doivent souffrir de tout cela. Vous savez, ils ne peuvent pas tout faire comme au Congo, seulement je regrette pour mes petits-enfants, ils sont simplement perdus par manque de repères (Jean-Pierre, 63 ans, Bruxelles, le 13 février 2007).

Ce que Jean-Pierre, grand-père âgé de soixante-trois ans, énonce, c'est un délitement progressif au sein des lignées familiales. Bien que vivant en Belgique, il pense avoir transmis les valeurs et les normes qui lui importent à ses propres enfants. Enfants, aujourd'hui, à leur tour parents pour qui les enjeux de transmission apparaissent bien plus complexes. Ses petits-enfants, nés et, dès lors, socialisés en Belgique, sont confrontés, notamment via leur parcours scolaire, leurs amitiés, les médias, à d'autres référents que ceux que leurs parents souhaitent leur transmettre. Référents qui,

15 Selon nos interlocuteurs, le *mikili* est le lieu où résident les *mikilistes* ou les *Blancs à peau noire*. Il s'agit, dans notre cas, de la Belgique. Pour les Congolais restés au pays, le *mikili* est souvent associé à l'*eldorado*, c'est-à-dire à un lieu de vie idéal.

16 Abdelmalek SAYAD, *La double absence. Des illusions de l'émigré aux souffrances*, Paris, Seuil, 1999, p. 437.

pour Jean-Pierre, faute de cohérence, s'annihilent les uns les autres et laissent place à des enfants *perdus ou éclatés* qui, dans cette zone de flou et d'incertitudes, adhèrent de fait au projet de la société belge, au *mikili*¹⁷, sans pour autant, comme exposé ci-après, accéder aux parcours de réussite et aux niveaux de consommation espérés.

1.2. Du côté des enfants

De fait, les jeunes avec qui nous avons eu la chance de nous entretenir ne semblaient pas ou peu connaître les référents culturels singuliers de leurs parents. Ils ignorent même généralement les détails de leur histoire migratoire. Au vu des difficultés administratives rencontrées en Belgique, mais aussi de la situation politique de la RD Congo, beaucoup ne sont jamais allés au Congo et ne connaissent ce pays que par on-dit, ceux de leurs proches, mais aussi les discours et les images proposés par les médias. Ce qu'ils en savent s'énonce en termes généraux, peu ancrés dans les réalités de la RD Congo, en général, et de leur région, ville ou village de provenance, en particulier. Ces enfants racontent que pour leurs parents, *le respect, la dot et le mariage* notamment sont des valeurs importantes, mais ils ne le comprennent pas toujours. Outre les non-dits qui résultent parfois de trajectoires migratoires complexes voire traumatiques, ces ruptures de transmission, ces failles, ces écarts, ces silences, résultent des difficultés de dialogue au sein des familles. Parents comme enfants énoncent un *refus de dialogue*. Les parents le refuseraient car non valorisé dans leur représentation d'une bonne éducation. Tandis que de leur côté, les enfants se refuseraient à tenter d'expliquer leur point de vue à des parents qui sont décrits comme *décalés, voire arriérés, d'un autre monde*, des parents qui somme toute ne pourraient de toutes les manières pas les comprendre.

Pour se construire et s'affirmer, des enfants parmi ceux rencontrés puisent parmi des références culturelles multiples :

Moi, je me sens à la fois congolais, belge, afro-européen... Quand je mange, je suis à la fois belge et asiatique. Quand je m'habille et que je hante, je suis à la fois africain, européen et américain. Quand je danse, je suis à la fois américain, européen, asiatique, et surtout africain. Quand je parle français, je suis à la fois liégeois, congolais et belge, etc. Je suis éduqué à la fois dans ma famille congolaise, à l'école, chez mes amis, à la télévision et partout. Oui, je me sens avec une identité multiple. Je n'arrive pas bien à t'expliquer. Au fait, nous, on vit toutes ces identités à la fois (Ghislain, 21 ans, Liège, le 6 avril 2007).

Ces jeunes s'affirment comme sujet de leur histoire. Ils ne veulent apparaître ni comme Congolais, ni comme Belges, ni comme Américains,

¹⁷ *Mikili* en lingala signifie *mondes*. Accolé au suffixe français le mot désigne donc le jeune parvenu en Europe. Voir aussi Didier GONDOLA, « *La sape des mikilistes : théâtre de l'artifice et représentation onirique* », in *Cahiers d'études africaines*, vol.39, n°153, p. 15.

ni comme Asiatiques, mais comme *humains tout court* ou encore *singulier pluriel*¹⁸. Leurs revendications identitaires se veulent transnationales, non pas au sens géopolitique de la notion, mais de celui du passage des frontières et du tissage des nations. Ils se racontent citoyens du monde, car fait de racines multiples et à jamais inter reliées, chevaliers de la *condition cosmopolite*¹⁹. Ils tentent de se positionner en dehors de l'impasse de l'équation *ni d'ici, ni de là-bas à laquelle, et leurs parents, et la société belge les renvoient*²⁰.

Moi, je suis les deux, belge et congolaise, mais j'ai un penchant pour le Congo, parce que ce sont mes racines que je ne connais pas malheureusement. Mais je dois t'avouer que je n'aime pas les Congolais. Je suis embarrassée, je ne sais pas te dire vraiment ce que je suis. En fait, nous, on vit un peu tout à la fois (Mélanie, 17 ans, Liège, le 13 janvier 2007).

Kalamba Nsapo²¹, dans le premier chapitre de son ouvrage *fatigué d'être africain ?*, analysant entre autres la situation des jeunes migrants, aux prises avec l'imaginaire de l'eldorado européen et des politiques de restriction à l'entrée sur le territoire, propose une interprétation de cet *entre les eaux*²² dans lequel se retrouvent les migrants en prenant appui sur un proverbe luba (RD Congo) : *lukuyi wa ba mpuku wa banyunyi, manyi kwenu* ; littéralement : *chauve-souris de la famille des souris et des oiseaux, souviens toi d'où tu viens*²³. *Lukuyi*, nous dit l'auteur, « est un nom attribué à une espèce de chauve-souris qui se présente à la fois sous la forme de souris et d'oiseau, si bien que ni les oiseaux ni les souris n'arrivent à l'intégrer volontiers parmi eux. Dans le conte, *lukuyi* (chauve-souris) fréquente cependant et les uns et les autres avec le même enthousiasme, malgré la gêne avérée des uns et des autres »²⁴. À sa suite, il nous semble que cette situation équivoque est celle-là même qui caractérise la vie d'une partie des jeunes congolo-belges rencontrés, à la recherche d'une énonciation de soi qui rendrait compte de la pluralité de leurs appartenances, d'une énonciation de soi qui serait voulue et non plus imposée, que ce soit par le pays d'accueil ou par des parents nostalgiques.

18 Jean-Paul RESWEBER, « François LAPLANTINE, *Je, nous et les autres*, Paris, Le Pommier, 1999 (156 pages). », *Le Portique* [En ligne], 5 | 2000, mis en ligne le 24 mars 2005, consulté le 25 mars 2021. URL : <http://journals.openedition.org/leportique/415> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/leportique.415> François

19 Michel AGIER, *Le couloir des exilés. Être étranger dans un monde commun*, Paris, Éditions du Croquant, 2013.

20 Léa DORNIER et Mathurin SERELLE et Baptiste GILLOT et Pierre DE BELLEGARDE, L'identité belgo-congolaise : « Un jeu d'équilibriste », 26 octobre 2022.

21 Sylvain KALAMBA NSAPO, *Fatigué d'être Africain ?*, Publisher, Menaibuc, 2006 (141 pages).

22 Yvon MUDIMBE MVUMBI, *Entre les eaux*, Paris, Présence africaine, 1973. Il présente les tensions d'un personnage tiraillé entre deux visions du monde ou deux choix de vie : d'une part, sa foi et son sacerdoce, et, d'autre part, son désir politique et sa culture ancestrale.

23 Sylvain KALAMBA NSAPO, *Ibidem*, p. 15.

24 Sylvain KALAMBA NSAPO, *Ibidem*, p. 15.

Si certains d'entre eux parviennent à cette synthèse plus ou moins apaisée, *lukuyi* puisant tout autant dans des référents belges, que congolais ou internationaux, en prenant à nouveau appui sur le travail de Kalamba Nsapo²⁵, la métaphore de la *chorale des mouches*²⁶ peut, à son tour, aider à mettre en mots et en sens les sentiments d'appartenance ambigus, et parfois destructeurs, exprimés par une partie des enfants rencontrés. En associant l'idée de chorale à celle de mouche, l'auteur, *Mukala Kadima Nzuji*, rend compte d'une disjonction entre intentions et pratiques. La notion de chorale « renvoie à un ensemble de personnes qui exécutent en parfaite harmonie, par l'émission d'une ou plusieurs voix, des œuvres musicales »²⁷. Ce qui suppose, pour le groupe, le respect de règles et de temps précis, habituellement sous la responsabilité d'un chef d'orchestre. Les mouches quant à elles « sont des animaux impossibles à domestiquer, incapables d'émettre des sons de manière agréable ou ordonnée, et qui suscitent chez celui qui les écoute lassitude et fatigue »²⁸. Dans cette perspective, la chorale des mouches, expression oxymore, traduit « une sensation de désunion, de meli-mélo ou d'imbroglio »²⁹. Cette métamorphose nous permet de rendre compte du sentiment de déchirement exprimé par une partie des enfants belgo-congolais face aux référents culturels multiples qui s'imposent à eux sans qu'ils ne parviennent toujours à les accorder. Jeunes nés sur le territoire belge, « et pourtant, tout comme leurs parents, aux prises avec un vécu de double absence »³⁰ qui n'est pas celui d'une vie clivée entre deux lieux, mais néanmoins entre-déchirée entre des modes d'être.

Double absence qui est aussi le résultat d'un double vécu d'exclusion. Connaissant peu leur histoire familiale et migratoire, regardés comme étrangers par leurs parents qui ne les reconnaissent pas ou plus dans ce qu'ils sont devenus, et nommés étrangers également au sein de la société belge. En effet, les jeunes rencontrés racontent que, peu importe la manière dont ils s'auto-définissent, peu importe leurs attaches réelles, les regards portés sur eux par les *Belges blancs* viennent pointer du doigt leur extériorité apparente. Malgré leur nationalité, « la couleur de leur peau est devenue un stigmate, un marqueur visible de leur étrangeté supposée »³¹. Ces sentiments de rejet, d'exclusion et les *vécus d'exil*³² qui en résultent sont sources de souffrance, de colère et de potentielle révolte.

25 Sylvain KALAMBA NSAPO, *Ibid.*

26 En référence au roman de KADIMA NZUJI, *La chorale des mouches*, Éditions Présence, 2003.

27 Sylvain KALAMBA NSAPO, *Op. cit.* p. 8.

28 Sylvain KALAMBA NSAPO, *Ibid.* p. 8.

29 Sylvain KALAMBA NSAPO, *Ibid.*

30 Abdelmalek SAYAD, *La double absence. Des illusions de l'émigré aux souffrances*, Paris, Seuil, 1999.

31 Pap NDIAYE, « La condition noire. Essai sur une minorité française », in *Formation emploi* 2008/4 (n° 104), 2008, pp. 89-92.

32 Christian POIRET, « Les processus d'ethnisation et de raci(al)isation dans la France contemporaine : Africains, Ultramarins et Noirs », in *Revue européenne des migrations internationales* 2011/1 (Vol. 27), pp. 107-127.

« Moi, je suis né en Belgique. Sur ma carte d'identité, on lit que je suis belge. Mais je ne me sens pas à 100 % belge. Parce qu'un belge est blanc, mais je ne suis pas blanc. Je me sens autant belge qu'africain. Mes racines sont au Congo. Quand on m'appelle belge, je ressens comme une injure parce que je ne serai jamais blanc. Mais je n'ai jamais été au Congo, donc, je ne connais pas ce qui se vit là-bas, mais je communie avec eux. Nous vivons avec nos amis belges, il y en a qui nous aiment et nous acceptent tels que nous sommes, mais il y en a d'autres qui sont méchants et nous font sentir que nous ne sommes pas chez nous. Moi, j'ai déjà été arrêté par la police pour rien, ou peut-être parce que je suis noir. La police a pensé que tous les Noirs ont cette potentialité de faire des actes de vandalisme, alors que c'était un enfant belge le responsable. Je ne peux pas comprendre une telle attitude. Ceci voudrait dire que les Belges ne peuvent jamais faire d'actes de vandalisme. Il n'y a que les Noirs et les Arabes, tu vois ? C'est depuis ce temps-là que j'ai adhéré au groupe de rap noir, justement pour exprimer ce que je vis comme injustices en étant en Belgique » (Étienne, 19 ans, Mons, le 23 janvier 2007).

Plusieurs enfants interrogés se découvrent différents quand ils se voient contraints de répondre à la question : vous êtes noirs, de quels pays d'Afrique provenez-vous ? Cette question vient leur rappeler ou leur signifier, comme le raconte Sagot-Duvauroux³³ que *si on ne naît pas noir, on le devient* et que la nationalité belge n'en fait pas moins des *étrangers* dans les regards portés sur eux.

Moi, je n'aime pas qu'on m'appelle Black. Un copain de classe me disait que son papa lui interdisait de lier des amitiés avec les enfants blacks parce qu'ils sont de nature bons à rien. Quand j'étais de retour à la maison, j'ai demandé à mon père qui n'avait rien dit à ce propos. Alors je suis resté fâché contre mon père et contre les Blancs (Janvier, 15 ans, Liège, le 12 décembre 2012).

Au fur et à mesure qu'ils grandissent, ils intériorisent ces interpellations et ces assignations à la différence et, pour certains, prennent distance avec les enfants *belges blancs*. Ils se regroupent dans des entre-soi avec d'autres enfants noirs ou d'origine étrangère, les jeunes issus du Maghreb en particulier, notamment ceux rencontrés dans leur quartier ou leurs écoles, et qui partagent leur sentiment d'exclusion. Ils se rassemblent *sur un fond commun de souffrances et d'aspirations*³⁴. S'il existe *de multiples manières de faire face aux difficultés qui peuvent résulter de la situation migratoire, ainsi que des discriminations vécues, et des tiraillements qui en découlent*³⁵ ; les enfants interrogés nous ont raconté se sentir incapables

33 Michèle DACHER, Jean-Louis SAGOT-DUVAUROUX, « On ne naît pas Noir, on le devient », *Journal des africanistes* [Online] 2004, 75-2 | 2005, Online since 27 march 2007, connection on 26 april 2012. URL: <http://journals.openedition.org/africanistes/163>; DOI: <https://doi.org/10.4000/africanistes.163>

34 Pascal JAMOULLE et Jacinthe MAZZOCCHETTI, *Adolescences en exil*, Louvain-La-Neuve, academia-L'Harmattan, col. Anthropologie prospective, 2011.

35 Jacinthe MAZZOCCHETTI, *Op. cit.*, p. 16.

d'affronter leurs parents, tout autant que ceux parmi les *Belges blancs* qui les tiennent pour *étrangers*. Ils relatent des confrontations directes plus improbables encore avec les institutions belges contre lesquelles ils sont pourtant particulièrement en colère³⁶. Certains détournent alors leurs rages et leurs soifs de reconnaissance vers des groupes d'entre-soi plus ou moins formalisés. Le phénomène des *bandes urbaines*, hautement médiatisé et généralement nommé par la presse et les politiques *bandes de Blacks*, au sein desquelles les jeunes belgo-congolais sont nombreux, donne particulièrement à voir et à comprendre à la fois les *dynamiques de ruptures sociales* avec lesquelles ces jeunes sont aux prises et les « processus de racialisation propres au contexte belge »³⁷.

Tu vois, moi j'appartiens au groupe des New-jack de Verviers. Donc, l'un des objectifs des New-jack, c'est de défendre notre couleur par tous les moyens. Eh, c'est difficile de le dire autrement. On nous traite de bandits ou de vandales, mais nous ne tuons pas les gens comme en Irak ou au Congo. Notre objectif est de nous faire entendre. Tu vois, mais tout le monde nous connaît comme des bandits. Pour éviter de nous justifier, nous nous affichons ainsi. Qu'ils aillent nous accuser ? Pourquoi ils ne se posent pas des questions sur l'origine de notre comportement ? Eh bien, dites-leur que nous nous affichons ainsi par stratégie. Sinon entre nous et les groupes de rap, il n'y a pas de différence. Le rap c'est doux, mais nous, c'est bouillant et violent donc. Voilà Monsieur, les New-jack, c'est ma famille, c'est mon État, c'est mon lieu de vie. Tu vois, je n'ai de comptes à rendre qu'au New-jack jusqu'au jour où notre cause sera entendue. On s'en fout de toutes ces personnes qui parlent mal de nous. Avec les New-jack, c'est l'amour au plus haut sommet, c'est la solidarité entre nous jusqu'au sacrifice suprême de soi. Nous, on respecte celui qui nous respecte, donc, il ne faut pas avoir peur de nous. Eh oui, nous sommes encore plus humains que vos gouvernants. Qu'ils aillent au diable (Marcel, 16 ans, Verviers, le 12 février 2007).

À la question de savoir s'il se sent plus belge ou plus congolais, la réponse de Ghislain est tranchante : je suis congolais avec une nationalité belge. C'est tout. Se reconnaître étranger dans son propre pays (dont on détient la nationalité), n'est pas sans enjeux. Si selon la législation belge, est étranger « quiconque ne sait pas faire la preuve qu'il possède la nationalité belge (lois du 15 décembre 1980 et du 15 juillet 1996) » ; une différence importante persiste entre les procédés de naturalisation et d'obtention de la nationalité qui devraient faire d'un étranger un Belge et la *belgitude* présumée des individus dont les stigmates conduisent à les attacher à une communauté étrangère³⁸. À la condition d'immigré se surajoute celle de *noir*, et ce de façon particulièrement vive pour les enfants de migrants, pour qui, parfois seul reste le phénotype, marqueur visible d'une potentielle

36 Lame Danielle de, Jacinthe MAZZOCCHETTI (dir.), 2012, *Interfaces empiriques de la mondialisation. African junctions under the neoliberal development paradigm*, Tervuren, Musée royal de l'Afrique Centrale (Studies in School Sciences and Humanities" 173, édition bilingue, 352 p.

37 U. MANCO, Robert M.T., KALONJI, *Op. cit.*, p. 31.

38 Priscilla KASONGO DIOSO, *De l'identité belgo-congolaise : pratiques langagières métissées et compétences interculturelles chez les jeunes de la deuxième génération de migration congolaise (RD Congo) en Belgique*, UCL, thèse de doctorat, 2020.

différence qui n'est en fait que différence imposée, tant ces adolescents sont des adolescents de leur lieu et de leur temps, avec en sus les affres d'un double sentiment d'exil. Sentiment d'exil qui, « d'une part, a partie liée au sentiment de perte reçu en héritage, assorti de nostalgie ou de rejet, mais aussi d'écartèlement. Sentiment d'exil qui, d'autre part, traduit leur vécu de mise au ban »³⁹, c'est-à-dire le fait d'être et de se vivre exilés dans leur propre société.

2. Des écarts entre générations qui se creusent

Dans ce deuxième point, nous analyserons les tensions et les conflits, qui découlent des *écarts de représentations*⁴⁰ entre générations. Si les tensions intergénérationnelles qui nous ont été rapportées sont le propre de la période d'adolescence ; « les facteurs spécifiques relatifs aux histoires familiales et migratoires, ainsi qu'au contentieux colonial »⁴¹, semblent y jouer une part importante voire les accentuer.

2.1. Des logiques antagonistes ?

Au fil des entretiens, parents et enfants ont mis en avant de nombreux sujets de conflits. Ces confrontations naissent souvent des difficultés, voire des impossibilités, à créer des espaces de négociation tant chacun est pris par ses propres logiques, bien souvent antagonistes. Ainsi, par exemple, Étienne, dix-neuf ans, *reproche à son père d'avoir préféré donner de l'argent à son cousin resté au Congo, au détriment des vacances prévues avec les élèves de sa classe*. Les contraintes et le sens des solidarités au sein de la famille étendue sont pour lui d'une part incompréhensibles et, d'autre part, en concurrence avec ses propres besoins. Les tensions intergénérationnelles sont de fait marquées par le rapport différencié au pays d'origine et à la Belgique, entretenus par les parents et leurs enfants.

Ici en Belgique, les enfants pensent plutôt à leur vie personnelle qu'aux parents et aux problèmes de la tradition ancestrale de leurs parents. Ils attendent que les parents laissent quelque chose pour eux, pour leur avenir, plutôt que l'inverse. Le reste ne les concerne pas (Léonard, 51 ans, Liège, le 10 octobre 2006).

39 Michel AGIER, *Le couloir des exilés. Être étranger dans un monde commun*, Éditions du Croquant, 2011, 117 p., *Idem*, *La condition cosmopolite. L'anthropologie à l'épreuve du piège identitaire*, Paris, La Découverte, 2013.

40 Pierre MANNONI, *Les représentations sociales*, Paris, Que sais-je, 2022.

41 Grégoire ICOLE et Jacinthe MAZZOCCHETTI, « Altérité africaine et luttes collectives pour la reconnaissance en Belgique », in *Revue européenne des migrations internationales (REMI)*, vol.29(2) ; Sarah DEMART, « Congolese Migration to Belgium and Postcolonial perspectives », in *African Diaspora*, 2013.

Les parents, généralement primo-migrants, restent attachés au Congo, partie intégrante de leur histoire vécue. Ils peinent cependant à le faire comprendre à leurs enfants que, comme exposé ci-avant, « dans un mouvement inversé, ils ne reconnaissent parfois pas ou plus dans ce qu'ils sont devenus »⁴². Les sommes d'argent envoyées aux membres de leur famille restés au pays sont sources d'importants conflits, de même que le choix posé par certains d'investir dans des terres ou dans une maison au Congo plutôt qu'en Belgique. Le centre d'intérêt des jeunes est axé sur leur pays de vie plutôt que d'origine. Ils reprochent à leurs parents de choisir leur passé contre l'avenir de leurs enfants. Ces investissements en direction du pays d'origine sont également liés aux impossibilités de se réaliser pleinement sur le territoire belge que rencontrent les adultes. Les enfants les accusent alors de baisser les bras, arguant du fait qu'ils sont nés et qu'ils ont grandi en Belgique, en possèdent la nationalité, et devraient donc jouir de leurs droits à l'égal des autres Belges. Ces vues divergentes trouvent cependant difficilement à s'énoncer que ce soient du côté des parents ou des enfants.

2.2. Absence de reconnaissance sociale et fragilisation du rôle de parent

Les tensions intergénérationnelles sont également accentuées par la colère des jeunes face à la situation sociale de leurs proches, classique de l'adolescence qui se cristallise ici autour des sentiments collectifs d'infériorité : ne pas être comme le parent qui se soumet, pour ne pas, tout comme lui, adopter et/ou accepter une posture d'infériorité. Ce registre de l'infériorité est associé au passé colonial. Le Passé que « les jeunes mobilisent en interrelation avec les discriminations contemporaines pour dénoncer la poursuite de politiques de racialisation, de soumission et de déshumanisation »⁴³. Les parcours migratoires faits d'humiliations et de temps d'illégalité, ainsi que les situations de chômage et de sous-emploi, viennent particulièrement matérialiser les ressentis d'inégalités. Ainsi, comme rappelé dans notre introduction, les migrants originaires de la RD Congo en Belgique ont la particularité d'être très scolarisés.

Les premiers établis étaient pour la plupart des universitaires (ou équivalents). Les politiques migratoires, de plus en plus restrictives n'octroient, bien souvent, de visas que pour raisons d'études, et donc continuent à favoriser le mouvement des personnes scolarisées. Enfin, nombreux parmi les réfugiés politiques sont également hautement qualifiés. Ces niveaux de qualification, cependant, ne sont bien souvent pas reconnus par la Belgique. Ces personnes rencontrent des difficultés à faire valoir leurs diplômes. Même celles en possession d'un diplôme belge

42 Jean-Louis SAGOT-DUVAUROUX, Jean-Louis, *On ne naît pas Noir, on le devient*, Paris, Albin Michel, 2004, 233 p.

43 Pascal JAMOULLE et Jacinthe MAZZOCCHETTI, *Adolescences en exil*, Louvain-La-Neuve, academia-L'Harmattan, col. Anthropologie prospective, 2011 ; U. MANCO, Robert M.T., KALONJI, *Op. cit.*, p. 31 ;

trouvent difficilement à s'insérer sur le marché de l'emploi. Ainsi, en plus de la question des référents culturels, les parents rencontrés, les pères en particulier se trouvent en difficulté quant à l'imposition d'une autorité en lien avec la situation de perte dans laquelle ils se trouvent, de mobilité sociale descendante.

Le fait que beaucoup de parents travaillent en dessous de leurs qualifications ou ne parviennent pas à trouver d'emploi joue sur leurs possibilités de pousser leurs enfants à l'école et sur la crédibilité des valeurs qu'ils tentent de leur inculquer, telles celle de la nécessité de l'effort, de l'importance des diplômes. Ces situations de chômage et de sous-emploi, de mobilité sociale descendante participent du désinvestissement scolaire des jeunes générations. Pour certains enfants, comme énoncé dans la partie précédente, ce constat d'échec de leurs parents renforce l'idée que seul le groupe de pairs, voire les *pratiques délinquantes*⁴⁴, sont en mesure de résoudre leurs problèmes et de leur permettre d'acquérir une position sociale valorisante.

Je dis d'avance que je ne veux pas étudier. Parce que malgré la thèse de doctorat en mathématiques que possède mon papa depuis plusieurs années, il ne vit qu'en faisant la vaisselle ou en cueillant des fruits clandestinement. Pourquoi passer beaucoup d'années à étudier pour continuer à travailler comme un vulgaire ouvrier ? Pour moi, les longues études ne sont pas nécessaires ici, en Belgique. Il vaut mieux étudier peu et gagner vite de l'argent, plutôt que passer plusieurs années sans gagner l'argent et vivre médiocrement (Jean-Bosco, 20 ans, Liège, le 19 février 2007).

S'ajoute à cela une difficulté régulièrement mentionnée lors de nos enquêtes : le rapport aux institutions belges, notamment d'aide et de protection de la jeunesse, face auxquelles les parents rencontrés éprouvent des difficultés à se situer. Beaucoup se plaignent de l'impossible rôle qui leur est donné : tantôt pointés du doigt comme dysfonctionnant, délégitimés et évincés de leur fonction parentale par l'État et les services sociaux; tantôt rendus responsables des dérives de leurs enfants.

On m'a appelé pour un problème banal avec ma fille qui a fugué à l'âge de seize ans parce qu'elle avait été réprimandée-pour avoir utilisé des contraceptifs. Donc, nous n'avions pas le droit de la réprimander. C'est au bureau de la jeunesse que le conseiller du ministère me répéta que l'enfant pouvait disposer de son corps déjà à l'âge de seize ans. Trois mois après, lorsqu'elle est revenue enceinte, le même conseiller m'a appelé pour me dire qu'il fallait ma signature pour autoriser mon enfant, ma fille, à avorter. Il y a là une contradiction fondamentale. La loi garantit la liberté sexuelle d'une enfant mineure, mais pas la liberté d'avorter. Je comprends pourquoi les Maghrébins imposent l'éducation et la culture

44 SHAMBA BEMUNA, *La délinquance ou l'économie de la débrouille des jeunes issus de l'immigration congolaise : cas de Mosala ya maboko*, Thèse de doctorat en criminologie, UCL, 2014.

à leurs enfants en prenant distance avec la société hôte. Je pense que nous en finirons là (Jean-Martin, 54 ans, Liège, le 12 septembre 2006).

Ces tiraillements sont également le fait des écarts entre les représentations des droits et devoirs des enfants dans le chef des parents, inspirées du souvenir de leur propre enfance, et de ces droits et devoirs tels qu'énoncés par les institutions belges. Ces écarts peuvent faire naître des zones de flous où des parents dépassés par la situation, en manque de confiance dans leurs propres référents, baissent les bras ne sachant plus que faire, comment agir afin d'être crédibles et de protéger au mieux leurs enfants.

Les relations avec nos enfants sont difficiles à décrire. Qui doit les éduquer, est-ce que c'est l'État, la police, le service social ou les parents ou encore les médias ? Tu parles durement pour manifester ton ras-le-bol contre un enfant, on appelle la police ou le service social. Tu es parent, tu commences encore à dorloter ton enfant pour qu'il puisse renoncer à sa décision. Nous sommes complètement désarmés en tant qu'éducateurs et responsables. La même situation se passe aussi entre nous parents. La femme qui remarque une faute cherche le divorce. Après le divorce, la police te propose des limites à observer, 500 à 1 000 mètres. Tu ne peux pas franchir ces limites sinon la police te récupère autrement et tu es ridiculisé. Et les enfants qui voient le papa embrouillé et déstabilisé, qu'est-ce qu'il peut encore leur dire ? L'État a pris en otage la socialisation de nos enfants. Il y a en fait, un renversement des rôles dans nos familles congolaises. Oui, quand on en parle, je me sens vraiment ému, mais on n'a pas de choix, car ce n'est pas notre société (Léonard, 51 ans, Liège 10 octobre 2006).

Ce que ces parents, et ces pères en particulier, énoncent c'est le sentiment que les lois belges quant à la protection des enfants insistent davantage sur les devoirs des parents vis-à-vis de leurs enfants, que sur les devoirs des enfants envers leurs parents ; ce qui entre en complète contradiction avec la manière dont ils ont eux-mêmes été éduqués. Alors que la société belge, par l'entremise de ces lois et de ces institutions, notamment l'école mais aussi les plannings familiaux par exemple, confère à l'enfant un rôle de partenaire par rapport à ses parents ; les parents rencontrés perçoivent leurs enfants comme « une pâte malléable » au travers de laquelle ils pourraient, et surtout devraient, inscrire de grands principes moraux.

La sexualité, on l'organisait dans les villages, on faisait des rites d'initiation par expérience. Nous savons les effets pervers de la sexualité. Quand tu corriges l'enfant, il te dit que c'est moralisateur... Non, non, laisse comme ça ! » (Jean-Martin, 54 ans, Liège, 10 février 2007).

Christiane, dix-sept ans, énonce également ce qu'elle perçoit de la fragilisation du rôle des parents et la manière dont les enfants peuvent en jouer, leurs possibles débrouilles face à des adultes qui en quelque sorte ne savent pas sur quel pied danser.

Oui, je vois que les parents souffrent. Mais c'est de leur faute. Ils ne veulent pas changer. Il y a des situations que les parents ne savent pas gérer. Un exemple concret, les parents disent fais ça, mais moi je fais autre chose. Ils sont par exemple stricts pour les sorties. Ils veulent s'imposer auprès de nous les enfants, parce qu'ils ont été élevés plus strictement. Justement, en Europe, on voit que les enfants sont plus libérés. Donc, pour les sorties, papa dit non, maman dit oui et non, alors nous, on s'impose un peu vis-à-vis de ça. Ce n'est pas qu'on n'en fait qu'à notre tête, mais on essaie parfois de leur faire comprendre qu'ils ne sont pas nos amis et qu'on ne doit pas tout partager avec eux. Je leur dis souvent qu'ils ont eu une autre éducation et qu'ils doivent essayer un peu de changer par rapport à la vie qu'on mène aujourd'hui en Europe (Christiane, 17 ans, Liège, 23 janvier 2007).

Ceci dit, à l'écoute des uns et des autres, il nous apparaît que malgré les réticences des parents et les difficultés énoncées, dans ces familles belgo-congolaises, les enfants, pour la plupart, occupent une place plus proche de celles de *partenaires d'une relation* que de *pâte malléable*. Cependant, ces relations de partenariat résultent généralement de bricolages où les parents se sentent extrêmement démunis, perdants dans un système qui les décrédibilise à la fois sur le plan de leurs valeurs en termes socio-professionnels et en termes socio-culturels. Les enfants rencontrés savent comment négocier et jouer, si besoin est, avec les craintes ou les méconnaissances de leurs parents face aux institutions belges. De leur côté, les parents, ayant des doutes sur la légitimité de leurs pratiques dans la société belge, pour certains craignent de sanctionner de peur d'être eux-mêmes sanctionnés par la société.

2.3. Des enfants qui éduquent leurs parents ?

Si les enfants présentent leurs parents comme porteurs de visions du monde et de valeurs rétrogrades, non adaptées à leur vécu contemporain en Belgique ; tous ne se rebellent pas. Ils se mettent plutôt dans une dynamique d'éducation de leurs parents qui n'est pas sans soulever de questions.

Personnellement, je ne refuse pas qu'un parent mette des barrières aux enfants, mais j'ai comme l'impression que mes parents ne savent pas comment argumenter pour défendre ce qu'ils nous proposent. Quand on demande aux parents pourquoi ils font tout ça, ils haussent le ton. Ça, c'est la manière d'agir de chez eux en Afrique, au Congo, mais pas ici en tout cas. Il faut leur dire qu'ils ne savent pas que nous sommes en Europe. Ils sont encore placés dans le passé de chez eux. Ils ont appris

chez eux le comportement à sens unique où tout est dicté par le haut, et c'est difficile de comprendre notre génération qui évolue dans un autre pays. Mais qui doit les aider finalement à comprendre tout cela ? Oui, je comprends bien une camarade qui disait à sa mère : maman, ici en Belgique les choses se font autrement que chez vous au pays. Tout est presque à l'envers. Tout a changé ici. Ne reste pas dans le passé maman. C'est exactement la même chose qu'il faut que je dise à mes parents. On ne peut pas gronder l'enfant n'importe comment. En tout cas, il ne me reste que ce courage-là pour dire à mes parents ce qu'ils doivent faire pour mieux nous comprendre, dans le contexte de notre nouvelle société (Bienvenue, 16 ans, Chaudfontaine, le 10 novembre 2006).

Bien que les questions relatives à la dynamique de parentification dans les familles d'origine immigrée soient un classique de la littérature, nous observons ici un type particulier de parentification où les soutiens des enfants envers leurs parents et la place qu'ils prennent au sein de la famille en lien avec leur meilleure maîtrise du monde extérieure, ne découlent pas de leurs meilleures connaissances des langues, ni même de leur niveau de scolarisation, mais résultent plutôt « de la stigmatisation des modes d'être parents et de l'abandon progressifs par ces derniers de leurs rôles parentaux, au profit des institutions de l'État et/ou des groupes de pairs. Nos travaux, ainsi que d'autres travaux »⁴⁵, mettent en évidence une situation relativement singulière et inédite au sein de ces familles, où les enfants sont moins scolarisés que leurs parents, et où, dès lors, les stratégies familiales de réussite et d'ascension sociale, dans les sphères légalisées, sont fortement mises à mal. Situation qui nourrit de nombreux conflits au sein des familles belgo-congolaises rencontrées : familles où les parents sont désillusionnés face à leurs enfants pris dans des logiques autres que les leurs, notamment celles des bandes, et où les enfants sont désillusionnés face à des parents hautement scolarisés et pourtant occupant des postes peu valorisés. Dynamique qui, du côté des enfants, pourrait également être interprétée en termes de rupture post coloniale radicale, c'est-à-dire *de sortie de la colonisation de la pensée via les mondes scolaires*⁴⁶, mondes qui vendent la potentielle réussite sociale, au-delà des rapports de classe/genre/race, tout en perpétuant les écarts.

Pour en revenir aux dynamiques de parentification, « des parents dépassés par les difficultés rencontrées, que ce soient sur le plan de leur situation économique et sociale ou sur le plan de l'éducation de leurs enfants, font allusion à ce possible basculement des rôles : des parents déconnectés des réalités quotidiennes éduqués par leurs enfants »⁴⁷.

45 U. MANCO, Robert M.T., KALONJI, *Op. cit.*, pp. 31-35 ; Nicole GREGOIRE et Jacinthe MAZZOCCHETTI, *Op. cit.* pp. 97-98.

46 Décolonisation, qui pour Tonda (2014), est assortie d'une colonisation nouvelle des imaginaires et des pratiques par le néolibéralisme. Voir aussi, Joseph TONDA, *Eblouissements. Métamorphose de l'impérialisme postcolonial*, Paris, La découverte, 2014. Manço, Robert et Kalonji, *Op. cit.*, 2013, p. 29.

47 Léa DORNIER, Mathurin SERELLE, Baptiste GILLOT et Pierre de BELLEGARDE, *L'identité belgo-*

Les tiraillements arrivent à tous les niveaux quand les parents se sentent dépassés. La société d'accueil échappe, leurs propres enfants échappent, tout leur échappe. Leurs enfants sont confrontés à un monde extérieur et au milieu scolaire qui apportent une vision différente que le milieu familial. Le parent n'est plus acteur dans l'éducation et la socialisation de ses enfants. Même chose pour le choix d'un métier. Tout s'envole en éclat pour les parents. Ils ne peuvent transmettre que ce qu'ils ont reçu dans leur enfance. Faire des études interminables pour se retrouver chômeur à vie n'est plus la préoccupation des enfants. Le sens des valeurs n'est plus le même. L'enfant échappe à ses parents. Les parents doivent se remettre en question et s'ouvrir, parce que finalement, l'enfant va éduquer ses parents d'origine étrangère et leur dire: en Belgique ou en France, on ne fait pas ça (Macaire, 57 ans, Ottignies, le 19 avril 2007).

Prenant appui sur les discours entendus notamment à l'école, mais aussi au travers des médias, à propos des droits universels pour la protection de l'enfance, les enfants rencontrés se vivent comme détenteurs de la vision du monde légitime et refusent de se plier aux attentes de leurs parents. En contre-pied des discours séducteurs des droits universels, mais aussi de la société de consommation, comme nous l'avons décrit ci-avant, ils ont bien souvent face à eux des parents sous-employés ou chômeurs, épuisés et découragés par un travail stressant, non reconnus par la société dans leurs aptitudes à être parent.

Ce qui est difficile pour nous, c'est d'être parent dans le contexte belge. Ça ne facilite pas la socialisation des enfants. Il m'arrive de me poser des questions : en quoi suis-je encore vraiment parent ? Les parents belges peuvent accepter ce type de socialisation, mais moi, je sens que je n'aide pas mes enfants comme je devrais le faire. En tant que parent, je n'ai qu'un rôle superficiel ou presque inexistant envers mes enfants dans leur socialisation (François, 56 ans, Namur, le 11 novembre 2006).

Ainsi, écartelés entre leurs référents éducatifs et ceux de la société d'accueil, des parents s'adaptent, d'autres lâchent ou tombent dans l'excès. Parmi les enfants belgo-congolais rencontrés, certains ne bénéficiaient ni des signes d'affection valorisés par le modèle éducationnel à *la belge*, ni de l'autorité valorisée par le modèle éducationnel à *la congolaise*. Enfin, et cela nous permet en quelque sorte de boucler la boucle des vides de transmissions observés, « ces renversements des rôles, ces conflits parfois majeures ou ces abandons des fonctions parentales empêchent également, en sus de dynamiques de socialisation cohérentes, les transmissions d'un autre ordre, telles que la langue, l'histoire familiale et migratoire »⁴⁸. En difficulté dans leur vie quotidienne, les parents peinent à intéresser leurs enfants à l'histoire de leurs origines, transmission qui, au vu du contexte, est d'emblée associée à une manœuvre en vue de les socialiser à

congolaise : « Un jeu d'équilibriste », 26 octobre 2022.

48 Frédérique FPGEL, « Mémoires mortes ou vives. Transmission de la parenté chez les migrants », *In Ethnologie française*, XXXVII, 2007, pp. 509-516.

la congolaise, Pour les enfants rencontrés, les connaissances et les savoirs de leurs parents ne semblent guère porteurs de sens : « Nous sommes nés ici, et c'est inaliénable. Nous n'avons pas le droit de regarder encore en arrière. Notre pays, c'est la Belgique » (Marcel, 22 ans, Bruxelles, le 11 novembre 2006). Ces connaissances et ces savoirs ne sont pour eux pas porteurs d'opportunités pour leur avenir.

Je reconnais que mes parents existent. Ils m'ont élevé. Mais ce que je dois faire pour mon avenir, ce n'est pas leur affaire. Vos histoires de tradition, de transmission entre générations, de transmission des valeurs, ce n'est pas mon affaire. Qu'ils aillent au diable avec tout ça. Mon avenir m'appartient. C'est moi qui le façonne comme je l'entends. Je n'ai besoin de personne, sauf de ma conscience (Honoré, 16 ans, Bruxelles, le 6 janvier 2007).

Pourtant, comme énoncé dans la première partie de cet article, beaucoup de ces enfants peinent à se nommer belge, au mieux trouvent-ils à se définir au travers de référents transnationaux. Cette situation laisse à supposer que certains de ces enfants belgo-congolais n'ont hérité que de la couleur de la peau et de la perception en grande partie construite de l'extérieur, par leurs parents et la société belge, d'être congolais. Perception à laquelle ils ne peuvent associer un contenu valorisant et concret, et dès lors, essentiellement vécue comme un stigmate détestable.

Conclusion

Dans cet article, nous avons mis en évidence la multiplicité et la complexité des relations intergénérationnelles au sein des familles belgo-congolaises rencontrées. Dans ces familles, en confrontation plus qu'en dialogue, coexistent des formes d'organisation sociale, des valeurs, des normes qui appartiennent à des univers culturels différenciés. Dans le meilleur des cas, quand ils s'en sentent capables, des parents jonglent, puisent ce qui leur semble bon dans les méthodes éducatives à l'européenne tout en tentant de ne pas lâcher les référents qui font sens pour eux. D'autres, en difficultés telles abandonnent ou encore rigidifient des pratiques qu'eux-mêmes savent non adaptées à ce que vivent leurs enfants. Ces relations sont faites de ruptures et de discontinuités, mais aussi de continuités. Continuités qui, du côté des enfants, nous ont été énoncées soit en termes de faux-semblants, pour ne pas choquer les parents et/ou les attrister, soit en termes de repli, notamment face au rejet subi par ces enfants nés belges, mais porteurs d'étrangerité par leur nom et la couleur de leur peau. Rejet qui oblige parfois à un retour aux origines, en quelque sorte par dépit.

Ceci dit, il ressort de nos entrevues et de nos observations qu'il s'agit moins d'un problème d'incompatibilité de cultures (ce qui par ailleurs reposerait sur une conception figée de la notion de culture), même si « les enfants en période d'adolescence et donc en rejet des référents parentaux tendent à l'exprimer comme tels, que de contextes qui mettent ces parents dans des postures de précarité et de non-respect telles, qu'elles fragilisent leurs possibilités de créativité et de résistance »⁴⁹. Pour beaucoup, en difficulté sur le plan socio-économique, « ils peinent en outre à être reconnus légitimés, par la société belge, dans leur fonction de parents, mais aussi dans leurs demandes d'aide et de recours. Le tout dans un contexte d'impensé postcolonial »⁵⁰ et, en particulier, au sein des jeunes générations, de colères nourries de ces silences.

De ces confrontations intergénérationnelles, mais aussi et peut-être surtout de la difficile place (non) occupée par leurs parents, découle une socialisation des enfants belgo-congolais rencontrés en creux. Leur pays de vie et de naissance ne leur reconnaît pas une appartenance pleine et entière, en tant que dépositaires légitimes de l'avenir de la société. En vis-à-vis, leurs propres parents éprouvent des difficultés à leur reconnaître un statut de continuateur légitime de la lignée et de l'histoire familiale. Les récits des enfants et des parents, ainsi que nos observations au sein des quartiers et des familles mettent en évidence des écarts de représentations et des tensions qui semblent insurmontables, mais également des pratiques qui parfois vont dans le sens de bricolages *novateurs*⁵¹, d'aménagements que ce soient en termes identitaires, « être citoyens du monde », ou que ce soient en termes d'éducation : faire des enfants des partenaires, tenter le dialogue tout en ne renonçant pas totalement à certaines valeurs clés, telles que le respect des aînés.

La question qui traverse chacun des récits est celle de la possibilité pour ces parents de tenir leur rôle d'éducateur et de prendre une part active dans la socialisation de leurs enfants, mais aussi de ne plus inspirer de la honte : d'être reconnus par leurs enfants, parce que reconnus par la société comme légitimes. En outre, nos enquêtes conjointes soulèvent la question *du vivre ensemble dans une société multiculturelle de fait, mais en panne d'inter et de transculturalité*⁵², ainsi que du mal de reconnaissance de l'inhérence de ces familles comme partie intégrante de la nation tout autant que de la richesse de la diversité. ■

49 Marie-Rose MORO, *Enfants d'ici venus d'ailleurs. Naître et grandir en France*, Paris, Hachette, 2002.

50 Sarah DEMART, « Congolese Migration to Belgium and Postcolonial Perspectives », *African Diaspora*, 2013, vol. 6, pp. 1-20.

51 L. BELKACEM, « Jeunes descendants d'immigrants ouest-africains en consultations ethnocliniques : migrations en héritage et mémoires des « origines », in *Revue européenne des migrations internationales* [en ligne], 2013, vol. 29, pp. 69-89.

52 MUSITU LUFUNGULA, *Comment vivre ensemble ? Le vécu de l'immigration congolaise en Belgique*, Paris, L'Harmattan, 2012.